

---

## Émergences et diffusions mondiales du surf

De l'invention à la mise à l'épreuve de normes corporelles

*Emergences and global disseminations of surfing: from the invention to the updating of corporeal norms*

Vincent Coëffé, Christophe Guibert et Benjamin Taunay

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/1342>

DOI : 10.4000/gc.1342

ISSN : 2267-6759

### Éditeur

L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2012

Pagination : 61-76

ISBN : 978-2-336-00446-4

ISSN : 1165-0354

### Référence électronique

Vincent Coëffé, Christophe Guibert et Benjamin Taunay, « Émergences et diffusions mondiales du surf », *Géographie et cultures* [En ligne], 82 | 2012, mis en ligne le 25 février 2013, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gc/1342> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.1342>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

---

# Émergences et diffusions mondiales du surf

De l'invention à la mise à l'épreuve de normes corporelles

*Emergences and global disseminations of surfing: from the invention to the updating of corporeal norms*

Vincent Coëffé, Christophe Guibert et Benjamin Taunay

---

## Introduction

- 1 Comme toute activité sociale, le surf est producteur de normes, surtout si on le considère comme un « fait social total » (Mauss, 1950), susceptible d'incarner des logiques sociétales, en étant lié à d'autres éléments : sociaux, géographiques, culturels, économiques et politiques notamment. Au-delà de son caractère polysémique, le « surf » renvoie à de multiples significations parfois contradictoires. L'expression « le surf » uniformise en fait une réalité historique et sociale hétérogène et complexe. Des journalistes voient dans cette activité « une pratique sportive amateur » ou « professionnelle », « un moyen de s'évader par le voyage », « un art plus qu'un sport » ; des élus locaux y voient « un simple jeu de plage », « un outil touristique », « des pratiquants socialement déviants » et/ou « un secteur vecteur de création d'emplois » ; des surfeurs y voient « une activité écologique », « un jeu ludique », « un style de vie », « un rapport à l'océan », etc. Toutefois, le surf suscite régulièrement des images stéréotypiques et normatives, prompts à mettre en scène cette pratique en tant que nouvelle utopie, rendant possibles des usages « alternatifs » et bousculant les conventions.
- 2 La production de normes par les groupes sociaux dominants accompagne la pratique de ce jeu mais le regard externe (celui des Européens découvreurs du surf dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en particulier) constitue également une machine à fabriquer de nouvelles références. Si les représentations « occidentales »<sup>1</sup> du surf ont été changeantes selon les groupes sociaux et les périodes, cette pratique a été portée au

début du XX<sup>e</sup> siècle par des figures sociales à fort capital symbolique (Bourdieu, 1987). Le travail de Jean-Pierre Augustin et de Christian Malaurie a montré les ressorts de la diffusion du surf en tant qu'innovation, à l'échelle du Monde (1997). En nous intéressant ici à d'autres figures sociales ayant pu jouer un rôle décisif dans la réception du surf en Occident, par exemple l'écrivain américain Jack London<sup>2</sup>, nous montrerons que l'innovation s'est accompagnée de l'émergence d'un nouveau « modèle » corporel fondé notamment sur le hâle (Coëffé, 2003 ; équipe MIT, 2005). L'assemblage du jeu avec de nouvelles normes (lesquelles « définissent des situations et les modes de comportements appropriés à celles-ci » selon Becker, 1985) fait ici sens, au point d'avoir été fabriqué comme un paradigme circulant à travers les canaux de la mondialisation. Les normes « dominantes » formalisent en effet un cadre qui sert de référence, sorte de régulateur social, pour distinguer le socialement acceptable du socialement inacceptable (Becker, *op.cit.*).

- 3 Comment s'opèrent l'invention, la circulation et la réception de nouvelles normes à travers des contextes culturels différenciés ? Le regard analytique se déplacera ainsi depuis Hawaï entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle, vers la Côte d'Azur (dans l'entre-deux guerres) et la Côte Basque (à la fin des années 1950) puis Hainan (Chine) au XXI<sup>e</sup> siècle. Ces quatre terrains d'analyse, qui structurent aussi la logique de l'article, se justifient pour différentes raisons. C'est à Hawaï que le surf est découvert par des Européens dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et que naît un nouveau regard sur le hâle. Progressivement diffusé vers la Côte d'Azur entre les deux guerres mondiales, mais aussi vers la Côte Basque, ce signifiant culturel peine néanmoins à être incorporé au sein de certains systèmes normatifs comme le montre le contexte chinois, où la peau blanche érigée en canon de beauté place les surfeurs locaux en position socialement déviante. C'est particulièrement vrai dans le sud du pays et sur l'île de Hainan, récemment renommée le « Hawaï de l'Orient » par l'administration en charge du tourisme de l'île qui joue ainsi sur la proximité phonétique des deux toponymes, à l'instar du gouvernement chinois. Dans ces quatre configurations historiques, sociales et spatiales – où des recherches de terrain par observation et entretiens ont été effectuées, en 2001 à Hawaï, en 2009 et 2011 en Chine du sud – la prise en compte du surf permet donc de mesurer les spécificités d'une diffusion de normes à travers le monde. En particulier, on avancera l'idée d'un « codage », voire d'un « recodage »<sup>3</sup> symbolique entendus comme processus nécessaires à la diffusion de ces dernières.

## L'invention hawaïenne et l'exposition au regard externe : des normes culturelles controversées à l'émergence d'un nouveau discours performatif

- 4 C'est au cours du troisième voyage de Cook (navigateur anglais, commandant de la Marine Royale à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) vers les Mers du Sud que les îles Hawaï ont été « découvertes » par les Européens. Alors que la Polynésie avait constitué le « dernier refuge des utopies » (Dunmore, 1987) pour les Européens dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'archipel hawaïen en a constitué l'ultime étape. Cette position de « bout du Monde », longtemps à l'écart des circulations trans-pacifiques des découvreurs, a pu jouer dans la dynamique de fascination qui a gagné les élites cultivées déjà imprégnées par le modèle du paradis tahitien. Parmi les thèmes culturels exaltés par les premiers Européens découvrant les îles Hawaï figurent en bonne place le surf, entendu ici

comme jeu « traditionnel » (Finney, Houston, 1996). Cette hypothèse forte est rendue possible par le témoignage du Lieutenant anglais King, première description écrite du surf vers 1779, qui n'est certes pas sans penser à l'horizon d'attente de futurs lecteurs prédisposés à recevoir ses exaltations « polynésiennes » :

- 5 « Sitôt qu'une houle puissante, hors du commun, arrive, élevant les vagues à leur plus grande taille, les gens d'ici saisissent l'occasion pour se livrer à leur divertissement. [...] Ils plongent sous la première vague qu'ils rencontrent, se laissent balloter, refont surface juste derrière et progressent vers le large. La grande difficulté consiste à choisir le bon moment pour plonger dessous, car, en cas d'échec, les hommes sont pris dans l'écume, propulsés violemment vers la rive. Ils doivent faire preuve d'une grande habileté pour ne pas être écrasés contre les rochers » (cité par Schiffter, 2005).
- 6 La fascination surgit ici d'un certain rapport à l'altérité mais cette valorisation n'est pas le seul fait du découvreur. Il est certes difficile voire périlleux sur le plan scientifique de chercher une origine au surf car « où qu'on commence, tout est mouvement et continuation d'un stade précédent » (Elias, 1973). Certains travaux ont montré que cette pratique, rappelant des gestes techniques du surf actuel (par exemple le fait de se tenir debout sur une planche et de glisser sur une vague déferlante), est très anciennement présente en « Polynésie ». En migrant vers l'archipel hawaïen à partir du X<sup>e</sup> siècle, les Tahitiens y auraient diffusé un thème qui faisait partie de leur bagage culturel, tout en le poussant plus loin encore. Importée dans les îles Hawaï, il semble en effet que cette pratique ait infusé toutes les couches sociales et ait suscité l'émergence d'un spectre de compétences gestuelles (position assise, couchée, debout, etc.) sans équivalent ailleurs en Polynésie (Finney, Houston, *op.cit.*). L'institution des normes territorialise en fait « l'espace du surf » sous la forme d'une désynchronisation selon laquelle les « chefs » ne doivent jamais croiser les gens du commun lorsqu'ils s'engagent dans cette pratique. Cette dernière pourrait être lue plus globalement comme une ressource socialement distinctive, la noblesse hawaïenne monopolisant notamment les meilleurs matériaux pour la fabrication des planches dont la taille manifestait la position sociale du pratiquant. Les individus de haut rang étaient alors dotés de « Olo », une longue planche de cinq mètres taillée dans un bois noble, le « wiliwili », apprécié pour sa légèreté. Ces longues planches, outre le fait qu'elles permettaient de capter un spectre plus large de vagues du fait de leur bonne flottabilité, relevaient de ces « *extensions glorieuses et artificielles de corps sacrés déjà étirés au maximum de leurs possibilités organiques* » (Sahlins, 2002), la captation de certains objets pouvant accroître le capital symbolique déjà fourni par des corps opulents. La pratique de cette forme archaïque du surf était aussi l'occasion de mettre à l'épreuve les normes, en produisant des espaces sexués plus poreux qu'à l'ordinaire, favorisant même les sociabilités amoureuses improbables en d'autres circonstances.
- 7 On comprend mieux pourquoi cette configuration sociale et culturelle (mixité des sexes et sociabilités amoureuses possibles, corps dénudés) a suscité des représentations fortement dépréciatives chez les missionnaires installés dans l'archipel au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La déviance est en effet une qualité socialement attribuée : est déviant celui qu'on nomme comme tel (Becker, *op.cit.*). L'intensité d'une forme de déviance est mesurée par l'intensité qu'elle provoque allant de la remarque à l'interdiction en passant par la réprobation et la dénonciation. Selon la vision du monde des puritains, les Hawaïens étaient donc « déviants » et c'est pourquoi dès les années 1830, la

« purification » a été si systématique que la pratique du surf a quasiment disparu à Hawaï (voir photographie 1).

- 8 Significativement, lorsque l'écrivain américain Mark Twain se rend à Waikiki dans les années 1860 alors qu'il est correspondant pour le *Sacramento Union* de San Francisco, il ne fait aucune allusion au surf tout en décrivant un lieu en déshérence. Lorsqu'il l'évoque, c'est en faisant référence à un autre espace, la région de Kona sur l'île d'Hawaï'i (*Big Island*) où la densité des *spots* en avait fait un haut-lieu du surf hawaïen (Coëffé, 2005). Mark Twain s'initie d'ailleurs à cette pratique mais sa perception est rabattue vers un sentiment d'échec, la maîtrise du surf ne pouvant appartenir selon lui qu'à un *native*, dans la mesure où les Hawaïens la posséderaient en quelque sorte comme une nature (Twain, 1990). Lorsque l'écrivain écossais Robert Stevenson s'installe à Waikiki dans les années 1880, au moment où ce lieu devient une *suburb* d'Honolulu et que s'y rendent de rares touristes grâce à l'initiative de certains hôteliers établis dans la ville-centre, il ne fait là encore aucune allusion à la pratique du surf.

#### Surfeur hawaïen à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle



Photo 1. Cette carte postale (que l'on pouvait trouver au début des années 2000 à Waikiki) montre un des rares surfeurs encore « en activité » à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La photo intervient dans un contexte de mise en scène d'un corps ambré et « musculeux », devenu un modèle esthétique en Occident.

- 9 Lorsque London décide de résider à Waikiki au début du XX<sup>e</sup> siècle, le tourisme y est encore spatialement et quantitativement balbutiant. L'écrivain choisit un hôtel modeste, le « Seaside Hotel », plus conforme à son projet aventurier que l'établissement monumental créé en 1901, le « Moana Hotel ». Ces lieux, encore rares, incarnent pourtant un changement sociétal depuis que des surfeurs venus d'Honolulu tentent de réactiver la pratique du surf à travers des associations (Finney, Houston, *op.cit.*). Parmi ces derniers se trouve Georges Freeth, un « métis » écossais-hawaïen qui cherche à réintroduire les postures sophistiquées du surf, notamment la station debout. London rencontre Freeth par l'intermédiaire d'Alexandre Hume Ford, un journaliste de Chicago installé à Honolulu et fasciné par le surf, au point de s'engager dans la revitalisation de

cette pratique au travers de son enseignement, dont bénéficie d'ailleurs London. L'écrivain exalte le personnage dans un récit qui sera publié dans le magazine *Woman's home companion* d'octobre 1907, sous le titre *A Royal sport : riding at Waikiki*, un texte qui figurera également dans *The cruise of the snark*, un ouvrage devenu un best-seller après sa publication aux États-Unis en 1911. London campe une figure héroïque qui modifie le rapport au surf : « *Et tout à coup, là-bas, d'une énorme vague qui jaillit au ciel, semblable à quelque dieu marin quittant les remous, un homme à tête noire surgit au-dessus d'une crête neigeuse. C'est le dieu Mercure, un Mercure à peau brune ; ses talons ailés l'emportent avec la vitesse des vagues. La vague se brise, l'écume jaillit de partout, et, à nos pieds, atterrit tranquillement un Canaque à reflets d'or et de bronze* » (London, 1936). Avec un tel récit, London lézarde l'héritage légué par Twain en « dénaturalisant » le surf désormais affranchi de toute appartenance essentialisée. À partir de maintenant, les « allochtones » peuvent s'approprier une pratique non exclusive d'une communauté. Cette mutation libère la diffusion sociale et spatiale du surf, d'autant qu'Hawaï a été annexé par les États-Unis depuis 1898 et a gagné de ce fait en « proximité » avec le continent (*mainland*).

## « Codages » symboliques et exaltation du hâle

- 10 Lorsque London se rend à Hawaï au début du XX<sup>e</sup> siècle, il est baigné par les représentations énoncées auparavant par Stevenson et Melville qui ont contribué à la diffusion des images idéalisées sur les Mers du Sud, au moins s'agissant de la « Polynésie » qui incarne un entre-deux fantasmé entre la Mélanésie trop sauvage et l'Occident trop civilisé. London est imprégné par le naturalisme américain dans lequel s'inscrit aussi le darwinisme social plaçant l'homme blanc en haut de l'échelle humaine. Non seulement ce naturalisme structure la vision de l'espace en valorisant les « terres vierges », mais il fournit aussi une grille de lecture des êtres humains au travers de signifiants corporels, au premier rang desquels se trouve sans doute la couleur de peau (Dubucs, 2002). London s'inscrit par ailleurs dans une trame collective, celle d'une société étasunienne qui a retravaillé sa propre classification « ethnique ».
- 11 Comme l'a montré Jane C. Desmond, les Hawaïens sont classés dans une catégorie inédite, ces derniers n'étant ni noirs, ni blancs, ni mulâtres comme les Cubains et les Portoricains. « Marron », la couleur de leur épiderme ne relèverait pas du mélange, mais constituerait une variation sur le thème de la race polynésienne, laquelle appartiendrait au « stock aryen » (Desmond, 1999), autre mythe fabriqué au début du XIX<sup>e</sup> siècle par des philologues américains cherchant à fabriquer une race dont l'origine serait à chercher dans la famille linguistique indo-européenne (Ricard, 2000). Souillé avec les mulâtres, le marron accède à la « pureté » avec les Hawaïens. À l'intérieur de cette grille de lecture symbolique, ces derniers deviennent facilement assimilables, tout en restant décalés, irréductibles au Même. L'indice chromatique hier déprécié peut alors plus facilement devenir désirable (Coëffé, 2005). Il faut dire aussi qu'au-delà des représentations occidentales qui depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle exaltent le monde polynésien, les artistes ont également consolidé l'utopie, notamment des peintres comme Gauguin qui mettent en scène la peau ambrée des Tahitiennes à demi-nues (Coëffé, 2010), à la fois offertes et inaccessibles (Staszak, 2008). À Hawaï, la vahiné qui devient la *hula girl*, possède son pendant masculin, le *beachboy* qu'incarne idéalement une figure comme Duke Kahanamoku. Surfeur « hawaïen » bénéficiant d'un important capital symbolique

grâce notamment à de fortes compétences techniques, ce dernier devient la figure d'une altérité acceptable voire désirable après qu'il eût remporté au sein de l'équipe étasunienne, une médaille d'or à l'épreuve du 100 m nage libre aux Jeux olympiques de 1912 et 1920 (permettant aussi l'identification par son appartenance à la nation). Or la peau ambrée n'est pas seulement un indice chromatique inné, il peut s'acquérir comme l'énonce en creux London lorsqu'il parle de Georges Freeth lors de son retour à Hawaï en 1916 : « *Hercule de vingt-deux ans, le plus blanc des hommes blonds à avoir été coloré d'un brun acajou par le soleil sub-tropical, avec un corps, des lignes et des muscles ressemblant à ceux du merveilleux Duke Kahanamoku* » (1918). Un obstacle culturel tombe et consolide en conséquence la réappropriation d'une pratique qui était déliquescente. Le surf peut alors se redévelopper sur un substrat de représentations qui associe maintenant la beauté au corps « bronzé », une norme qui actualise en même temps le modèle grec du corps idéal sculpté dans le bronze, celui qui est justement réactivé en « Occident » après la Première Guerre mondiale (Braunstein, Pépin, 1999). L'invention du bronzage n'est donc pas monopolisée par les « Européens ». C'est à travers les réseaux de mobilités des Américains que se cristallise cette nouvelle esthétique (voir photographie 2).

- 12 Lorsque les boys s'installent sur la « Côte d'Azur » pour leur convalescence après la Première Guerre mondiale, certains ont déjà été baignés par les écrits de London qui circulent à travers les médias savants mais aussi populaires. La Côte d'Azur constitue donc un autre lieu d'ancrage pour la diffusion du hâle. C'est d'autant plus vrai qu'entre les deux guerres, des artistes américains comme Hemingway ou Cole Porter convergent autour de Juan-les-Pins. Or, ces derniers ont développé des sociabilités avec les milieux parisiens de la mode et des arts qui s'intéressent de plus en plus à l'Art nègre (équipe MIT, 2005). Certaines figures féminines catalysent le mouvement, dans le cadre d'une émancipation qui passe par la libération d'un corps désormais exposé. Coco Chanel tombe l'ombrelle dès 1927 et prend des bains de soleil. Jean Patou<sup>4</sup> crée au même moment la première huile solaire, l'huile de Chaldée, qui est censée protéger notamment l'épiderme des coups de soleil et garantir le bronzage (Andrieu, 2007), un nouveau feuilletage de la peau alors que celle-ci est de plus en plus « mise à nu » en Occident (Barthe-Deloizy, 2003 ; Coëffé, 2003, 2010). Si la Côte d'Azur occupe une position centrale dans la diffusion de ces valeurs et nouveaux usages du corps, la Côte Basque l'est tout autant au sujet de la diffusion spécifique du surf en France à partir de la fin des années 1950. Développé et organisé par une élite sociale – constituée d'entrepreneurs et d'ingénieurs – à Biarritz, station balnéaire huppée aux caractéristiques sociales distinctives, le surf n'est pas approprié par les populations des communes voisines. Les habitants des communes aux fortes proportions de pêcheurs (dans les Pyrénées-Atlantiques) ou d'agriculteurs et de sylviculteurs (dans les Landes) sont à l'époque peu prédisposés à voir dans l'océan un espace de « loisirs ». Le surf n'a pas pu s'y développer comme à Biarritz, où le « temps libre », les « loisirs de plage » et l'acceptation du teint hâlé sont déjà bien ancrés au sein d'une population socialement élevée. Activité gratuite et désintéressée, le surf est pour les premiers surfeurs français un moyen d'entretenir et de diversifier un capital social et symbolique déjà important (Guibert, 2006, 2007). Le surf est, à cette époque, structuré et mis en forme par un habitus bourgeois dont les représentants sont attachés par conviction aux valeurs du sport défendues plus tôt par l'aristocratie (de Saint-Martin, 1989).
- 13 Ainsi, si le modèle du corps bronzé a été inventé à travers la figure du surfeur hawaïen, il est peu à peu incorporé en d'autres situations à travers le monde où la réception de la



nouvelle norme a été préparée par une configuration culturelle et sociale favorable. Pour autant, en se diffusant, ces usages « sociétaux » du corps sont aussi filtrés au point d'être infléchis dans leurs formes comme dans les sens qui y sont associés, selon une dynamique de mise à l'épreuve par les normes « locales ». Le contexte chinois, notamment à travers le cas de l'île tropicale de Hainan consacrée par l'*Association of Surfing Professionals* en 2011 suite à l'organisation d'étapes du championnat du monde professionnel de surf, illustre tout à fait ce processus de diffusion d'un sport culturellement distant de la population locale.

#### Bronzer à Waikiki (Hawaï)



Photo 2. En 1925, les usages de la plage ont déjà intégré le bain de soleil « hard » (au sens où il n'est plus filtré par différents accessoires) susceptible de capter le hâle. Les corps s'exposent selon des postures qui peuvent néanmoins varier d'un individu à l'autre.

Cohen Stan, 2000

## Hainan n'est pas Hawaï : norme corporelle et rugosités culturelles

- 14 La diffusion du bronzage depuis Hawaï vers le monde rencontre de nouvelles rugosités culturelles lorsque la pratique du surf est confrontée à la culture, la société et l'histoire de la Chine continentale. Tout d'abord, la plage dans ce pays est un espace souvent découvert pour la première fois, ce qui se constate à l'entrée de ces lieux, où les touristes, debout à l'ombre et en retrait du littoral, contemplent cette ambiance encore inconnue (voir photographie 3).
- 15 De même, au bord de l'eau, les scènes d'un premier bain, où les touristes hésitent longuement à rentrer dans l'eau (rarement plus loin que les genoux – voir photographie 4), sont innombrables. Les femmes sont par ailleurs très peu dénudées :



les maillots une pièce (avec souvent des volants, voire un « short » qui cachent les formes callipyges) sont les plus fréquents tandis qu'il n'y a que peu de maillots deux pièces et quasiment pas de bikini. Le string n'existe pas (encore ?) sur les plages chinoises du sud du pays, pas plus que le nudisme et le naturisme, comme le montre l'exemple de Beihai (Taunay, 2010).

#### Entre contemplation et « simulacre vestimentaire »



Photo 3. Sur la plage de *Dadonghai* à Sanya, principale station balnéaire de Hainan, des Chinois portant des vêtements aux motifs « hawaïens » (notamment des chemises à fleurs uniformes) viennent contempler la plage pour une durée de quelques minutes seulement, sans se baigner. Entre méfiance à l'égard de la mer inconnue (de multiples panneaux annonçant les dangers liés à la baignade sont disséminés sur la plage) et intérêt attesté par les prises photographiques, cette photographie marque la distance symbolique et physique de ce groupe de Chinois à l'élément marin.

Guibert, 2011

- 16 Les touristes chinois restent majoritairement circonspects devant les libertés que prennent les touristes internationaux (pourtant encore très minoritaires sur les plages chinoises) avec leur corps. Dans les cas de Beihai et de la partie sud de l'île de Hainan, certains touristes chinois vont ainsi jusqu'à prendre en photo ces individus stigmatisés (au sens de Goffman, 1975) et « déplacés » (ils ne sont pas à leur place dans la mesure où ils détournent les normes associées au lieu) dont les pratiques, inconnues, ne correspondent pas aux règles de bonne conduite chinoise. Ils n'hésitent pas non plus à regarder longuement ces étrangers qui s'allongent sur la plage, sur une simple serviette, sans être protégés du soleil par un parasol. Bien sûr certains touristes chinois se reposent eux aussi sur la plage mais, dans les cas analysés jusqu'à présent, ils ne le font jamais dans une recherche d'un teint hâlé. D'autres vont jouer sur la plage mais personne ne s'allongera sur le sable, le regard porté vers le soleil (Taunay, 2010 ; Guibert & Taunay, 2012). La pratique du surf se confronte donc ici à une rugosité culturelle structurante : les Chinois, à de rares exceptions historiques près, ont presque

toujours ignoré la mer et encore très peu d'entre eux savent aujourd'hui nager. Si l'on y ajoute un rapport au corps qui déprécie fortement le hâle, la diffusion et l'appropriation de la pratique du surf sont vigoureusement mises à l'épreuve par les normes sociales et culturelles chinoises<sup>5</sup>.

Touristes chinois observant la mer et se baignant dans une eau peu profonde à Beihai



Photo 4. Très peu de touristes se baignent sur la plage méridionale de Beihai (province du Guangxi). Peu savent nager et nombreux sont encore ceux qui découvrent, à l'ombre d'un soleil pourtant voilé, cet espace pour la première fois.

Taunay, 2007

- 17 Ainsi, la préoccupation du bronzage est une considération purement occidentale qui ne s'est manifestement pas encore diffusée en Chine. Il en va de même pour la pratique du surf : l'île de Hainan, lieu le mieux doté en vague du pays, n'abrite en 2011 qu'à peine une petite cinquantaine de surfeurs chinois assidus<sup>6</sup>. Surtout, le surf s'est d'abord implanté à Hong Kong par des surfeurs internationaux expatriés, puis s'est ensuite diffusé au Shandong et à l'île de Hainan au début des années 2000 de manière confidentielle, mais là encore par des étrangers – Japonais, Australiens, Américains (Guibert & Taunay, *op.cit.*)<sup>7</sup>. Les Chinois, de Hainan et du reste du pays, sont très peu nombreux à s'engager dans ce loisir sportif qui, d'une part mobilise le corps – autrement dit de l'« *hexis corporel* » (Boltanski, 1971 ; Bourdieu 1984) –, dans un élément encore jugé dangereux pour beaucoup et, d'autre part, a pour conséquence un teint hâlé de la peau, signifiant fortement dépréciatif et stigmatisant en Chine. Finalement, la prime diffusion du surf sur l'île de Hainan, autour de Sanya, est un moyen d'interpréter la mise en tourisme des activités de loisirs sportifs sur les littoraux chinois au regard des normes sociales et corporelles dominantes (Becker, *op.cit.*). Si les instances d'État et locales de régulation du tourisme parient sur un développement quantitatif à grands renforts de projets et d'aménagements d'envergure au point d'en faire le « Hawaii chinois », les pratiques touristiques « occidentales » comme le surf ne sont quasiment pas appropriées par les « autochtones » ou les touristes chinois, mais davantage par les étrangers (Japonais, Australiens, Américains principalement). La distance culturelle des Chinois au littoral (Taunay, 2011), entendu comme espace de pratique de loisirs, constitue encore un frein au développement du surf.

## Conclusion

- 18 La diffusion du surf à travers le monde, et en particulier au sein des lieux convoqués dans ce texte, illustre les dimensions matérielles et idéelles d'un processus singulier qui dépassent largement la simple question des règles sportives et des possibilités économiques de pratique. La problématique de la mondialisation culturelle supposée – du surf – contribue ainsi à questionner les sports comme exemples de processus de mise à l'épreuve des « modèles » culturels ou d'appropriation des pratiques par les sociétés « locales ».
- 19 Il n'y a en effet guère de rapport et de continuité historique entre la pratique « découverte » à Hawaï par James Cook, et le surf actuel, activité sportive institutionnalisée et professionnelle selon certaines de ses modalités. Suivant le mot de l'historien Paul Veyne au sujet des Jeux grecs et les Jeux olympiques modernes, « *les différences de détail sont la moindre des choses : l'ensemble diffère et tout le contexte.* » (Veyne, 1987). En d'autres termes, il y a autant de différences entre les Jeux grecs et les Jeux olympiques modernes qu'entre les « traditions » polynésiennes et la pratique actuelle du surf. Mis à part de lointaines similitudes techniques qui le sont d'ailleurs de moins en moins, le sens et la symbolique de cette pratique hawaïenne ont peu de lien avec le surf « moderne ». La figure du surfeur hawaïen a cristallisé l'invention par les « Occidentaux » de nouvelles significations associées au corps. Alors que le hâle a longtemps porté des valeurs négatives en Occident (Ory, 2008), de nouvelles représentations ont émergé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle à Hawaï, qui en ont inversé le signe, selon un processus qui doit beaucoup à des acteurs fortement dotés en capital culturel et symbolique. Cette inversion a été consolidée à travers la diffusion du modèle corporel vers la Côte d'Azur d'une part où une certaine configuration cosmopolite intégrant des artistes étasuniens, a rendu possible sa réception et son « codage » ; puis à Biarritz d'autre part, station balnéaire en quelque sorte prédisposée à recevoir les premiers surfeurs français dont les usages techniques et corporels se sont largement inspirés des *beachboys* nord-américains.
- 20 Pour autant, la mondialisation de cet assemblage de pratiques peut aussi rencontrer des « rugosités » culturelles, telles des « obstacles sociétaux », capables d'infléchir le modèle. Sans aller jusqu'à la notion « d'indigénisation » du surf (sur le mode du cricket) selon l'anthropologue Arjun Appadurai (1996), l'exemple de différentes situations en Chine du sud questionne la dynamique de diffusion voire d'infusion du surf dans ce pays. Le bronzage est devenu en Occident le signe de la « bonne santé », norme congruente avec le surf dès lors qu'il est considéré comme un sport dans le dispositif catégoriel occidental. Or, le problème du « codage » symbolique du surf – et, par extension les activités nautiques comme le kite-surf, le funboard, etc. –, qui engage la mise à l'épreuve de normes corporelles, reste encore à approfondir en d'autres contextes culturels, lesquels supposent aussi de nous intéresser aux différentes configurations sociales qui les informent.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU B., 2007, « Du teint hâlé honni au bronzage de rigueur », *Cerveau et psycho*, n° 22, p. 54-65.
- APPADURAI A., 2005 [1996], *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Éd. Payot et Rivages, 336 p.
- AUGUSTIN J.-P., MALAURIE C., 1997, « Le territoire-monde du surf. Diffusion, médias et énonciation », *Géographie et cultures*, n° 21, p. 119-130.
- BARTHE-DELOIZY F., 2003, *Géographie de la nudité. Être nu quelque part*, Paris, Éditions Bréal, coll. « D'autre part », 240 p.
- BECKER H., 1985, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 247 p.
- BOLTANSKI L., 1971, « Les usages sociaux du corps », *Les annales*, n° 1, p. 205-233.
- BOURDIEU P., 1984, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit, 277 p.
- BOURDIEU P., 1987, *Choses dites*, Paris, Éd. de Minuit, 229 p.
- BRAUNSTEIN-SILVESTRE F., PEPIN J.-F., 1999, *La place du corps dans la culture occidentale*, Paris, PUF, coll. « Pratiques corporelles », 192 p.
- COËFFÉ V., 2003, « Touristicité idéale. Hawaï, un parcours utopique », thèse de doctorat, département de géographie, Université de Rouen, 730 p.
- COËFFÉ V., 2005, « Ces grands hommes qui font les hauts-lieux. Jack London et la pratique du surf à Waikiki », *Montagnes méditerranéennes*, n° 22, p. 55-59.
- COËFFÉ V., 2010, « La plage, fabrique d'une touristicité idéale », *L'information géographique*, p. 51-68.
- COHEN S., 2000 [1995], *The first Lady of Waikiki. A pictorial history of the Sheraton Moana surfrider*, Missoula, Pictorial histories publishing company, 86 p.
- DESMOND C.J., 1999, *Staging tourism. Bodies and display from Waikiki to Sea World*, Chicago, The University of Chicago press, 361 p.
- DUBUCS H., 2002, « Jack London et les Mers du Sud », *Géographie et cultures*, n° 44, p. 63-81.
- DUNMORE J., 1997, « L'Océan Pacifique : dernier refuge des utopies », in Collectif, *La mer, espace, perception et imaginaire dans le Pacifique Sud*, Paris, CORAL/L'Harmattan, p. 61-69.
- ELIAS N., 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 345 p.
- EQUIPE MIT, 2005, *Tourismes 2, moments de lieux*, Paris, Belin, 355 p.
- FINNEY B., HOUSTON D.J., 1996, *Surfing. A history of the ancient Hawaiian sport*, San Francisco, Pomegranate Artbooks, 117 p.
- GOFFMAN E., 1975, *Stigmates, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éd. de Minuit, 180 p.
- GUIBERT C., 2006, *L'univers du surf et stratégies politiques en Aquitaine*, Paris, L'Harmattan, 321 p.
- GUIBERT C., 2007, « Le premier âge du surf en France : un sport socialement sélectif », *Science et motricité*, n° 61, vol. 2, de Boeck Université, p. 89-100.

GUIBERT C., TAUNAY B., 2012, « Entre imposition politique et freins culturels : la prime diffusion du surf à Hainan », *Journal of China tourism research*, vol. 9, n° 1, à paraître.

LOIRAND G., 1989, « De la chute au vol. Genèse et transformations du parachutisme sportif », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 79, p. 37-49.

LONDON J., 1936 [1911 pour l'édition américaine], *La croisière du Snark*, Paris, Hachette, coll. « Le livre de poche », 320 p.

MAUSS M., 2007 [1925 pour la 1<sup>ère</sup> édition] *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses universitaires de France, 248 p.

ORY P., 2008, *L'invention du bronzage*, Paris, Éd. Complexe, 135 p.

RICARD S., 2000, « Des aryens aux cow-boys : théorisation raciale et destinée manifeste », in F. CLARY (dir.), *La destinée manifeste des États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle*, Publications de l'Université de Rouen, p. 63-78.

SAHLINS Marshall, 2002, « Les cosmologies du capitalisme. Le système-Monde vu du Pacifique », *Le débat*, janvier-février, n° 118, p. 166-187.

SAINT-MARTIN de, M., 1989, « La noblesse et les sports nobles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, p. 22-32.

SCHIFFTER F., 2005, *Petite philosophie du surf*, Paris, Éd. Milan, 96 p.

STASZAK J-F., 2008, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) », *Annales de géographie*, n° 660-661, p. 129-158.

TAUNAY B., 2010, « L'émergence d'une culture chinoise de la plage », *Espaces-Temps.net*, le 02 juin 2010.

TAUNAY B., 2011, *Le tourisme intérieur chinois*, Rennes, PUR, 256 p.

TWAIN M., 1990, *Roughing it in the Sandwich Islands*, Honolulu, Mutual Publishing/Grove Day A., 110 p.

VEYNE P., 1987, « Olympie dans l'Antiquité », *Esprit*, n° 4, avril, p. 53-62.

## NOTES

1. Au sens de l'Europe et de ses projections dans le monde (les États-Unis notamment).
2. Dont un des thèmes de prédilection est relatif au « wild », c'est-à-dire le sauvage.
3. Le « codage » est ici défini en référence à Gildas Loirand lorsqu'il parle de la « genèse et transformations du parachutisme sportif » (1989). Il s'agit d'une interprétation, par un ou des acteurs (politiques, sportifs, de la sphère privée) d'une pratique ancienne dans le but de la mettre en phase avec les normes d'un espace à un moment donné, pour un groupe social défini.
4. Patou sera sponsor de compétitions de surf à Biarritz à partir de 1964, époque de la prime institutionnalisation de ce sport en France avec la création de la Fédération Française de Surfing la même année (Guibert, 2007).
5. En atteste cette « expérience » de recueil de matériaux empiriques en juin et octobre 2011 à Sanya, la ville la plus méridionale de l'île de Hainan : alors que la plage est quasiment déserte chaque après-midi lorsque le soleil est trop présent, le soir est, à la tombée de la nuit, le moment de la journée privilégié par les Chinois pour s'adonner – massivement – aux plaisirs du rivage (promenades sur la plage, bains, etc.). Cet exemple n'est pas sans questionner les « représentations occidentales ».

6. La presse internationale est d'ailleurs manifeste en la matière : « *La Chine a beau avoir l'une des plus longues façades maritimes au monde, le surf ne fait jusqu'à présent guère de vagues dans ce pays où le bronzage est la marque des paysans courbés sur leurs champs et où la pollution décourage les plus entreprenants.* » (Source : <http://chine.aujourdhuiilemonde.com>, « Surf : la Chine se jette timidement à l'eau », consulté en novembre 2009).

7. Le premier surfeur chinois de Hainan, A Wen, a ainsi découvert le surf avec un Japonais (vivant maintenant à Haikou) en 2004. A Wen habite depuis toujours à Wanning, principal site de pratique de surf de Hainan, sa mère tenait un restaurant dans un corps de ferme, repaire des surfeurs de passage. A Wen est originaire d'une famille de pêcheurs et l'était lui-même avant d'ouvrir un club de surf.

---

## RÉSUMÉS

La diffusion du surf à travers le monde illustre les dimensions matérielles et idéelles d'un processus singulier qui dépasse la simple question des règles sportives et des possibilités économiques de pratique. La problématique de la mondialisation du surf – et donc de ses « codages » symboliques à travers le monde – contribue ainsi à questionner les sports comme exemples de processus d'appropriation des pratiques et des normes culturelles qui leur sont associées. Sont ainsi analysées les émergences de la pratique du surf en tant que jeu « traditionnel » à Hawaï en insistant sur le fait (social) qu'une pratique initialement jugée déviante peut faire l'objet d'un nouveau « codage » symbolique. Un « modèle » corporel a en effet été inventé à travers cette pratique et s'est diffusé vers la Côte d'Azur puis Biarritz, notamment par la médiation d'acteurs à fort capital culturel et symbolique. Pour autant, la diffusion mondiale de ces normes peut aussi être freinée par certaines « rugosités » culturelles, comme le montre le contexte de la Chine du sud où certains signifiants corporels comme le hâle portent pour le moment des valeurs négatives.

The diffusion of surfing over the world illustrates the material and ideal dimensions of a singular process that goes beyond the issue of sports rules and economic opportunities of the practice. The issue of the globalization of surfing – and therefore its symbolic encodings in the world – contributes to question the sports as examples of appropriation of some practices and the cultural norms which are associated with it. The emergences of the practice of surfing are analyzed as “traditional” game in Hawaii by insisting on the (social) fact that a practice initially judged deviant can be the object of a new symbolic “encoding”. A physical « model » was indeed invented through this practice and spread towards Côte d'Azur and then Biarritz, in particular by the mediation of some actors owning a great cultural and symbolic capital. However, the world diffusion of these norms can also be slowed down by some cultural “roughnesses”, as shows the context of the South China where some physical meanings as the suntan, carry for the moment negative values.



## INDEX

**Index géographique :** Hawaï, Côte d’Azur, Côte Basque, Chine du Sud, États-Unis, Chine, France

**Mots-clés :** sport, diffusion, normes culturelles, codage, corps, surf

**Keywords :** sport, diffusion, encoding, cultural norms, body, surf, Hawaii, Coast of Azur, Basque Coast, South China

## AUTEURS

### VINCENT COËFFÉ

ESO Angers – UMR CNRS 6590 – PRES L’UNAM – Université d’Angers (UFR ITBS)

[vincent.coeffe@univ-angers.fr](mailto:vincent.coeffe@univ-angers.fr)

### CHRISTOPHE GUIBERT

ESO Angers – UMR CNRS 6590 – PRES L’UNAM – Université d’Angers (UFR ITBS)

[christophe.guibert@univ-angers.fr](mailto:christophe.guibert@univ-angers.fr)

### BENJAMIN TAUNAY

ESO Angers – UMR CNRS 6590 – PRES L’UNAM – Université d’Angers (UFR ITBS)

[benjamin.taunay@univ-angers.fr](mailto:benjamin.taunay@univ-angers.fr)